



جامعة يحيى فارس المدية
مخبر تعليمية اللغة والنصوص (م.ت.ل.ن)

Université Yahia FARÈS Médéa
Laboratoire de Didactique de la Langue et des Textes
(L.D.L.T.)

**« La circulation des mondes » dans Climbié
de Bernard B. Dadié : une poétique de la
refondation de l'idéal panafricaniste ?**

Arsène BLÉ KAIN
Université Alassane Ouattara
Côte d'Ivoire

Revue Didactiques

ISSN 2253-0436

Dépôt Légal : 2460-2012

N°11 janvier-juin 2017 pages 271-286

Référence : Arsène BLÉ KAIN, « La circulation des mondes » dans Climbié de Bernard B. Dadié : une poétique de la refondation de l'idéal panafricaniste ?, *Didactiques* N 11 janvier-juin 2017, pp.271-186 <http://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/300>

**« La circulation des mondes » dans *Climbié* de
Bernard B. Dadié :
une poétique de la refondation de l'idéal
panafricaniste ?**

Arsène BLÉ KAIN
Université Alassane Ouattara
-Côte d'Ivoire-

Résumé

Climbié apparaît comme la textualisation prodromique de « la circulation des mondes », notion consacrée par les travaux scientifiques d'Achille M'bembe, un des principaux théoriciens du postcolonialisme. La présente contribution entend s'intéresser, dans une perspective sociocritique, à cette caractéristique essentielle du roman de l'écrivain ivoirien Bernard B. Dadié. Fondée sur les itinérances multiples des personnages, l'œuvre révèle comment l'expérience de mondes divers qui s'organise à la monstration du jeu de la mobilité échoue dans sa tentative de refondation de l'idéal panafricaniste.

Mots-clés : « Circulation des mondes », Postcolonialisme, Itinérances multiples des personnages, Jeu de la mobilité, Idéal panafricaniste

Abstract

Climbié appears as the prodromal textualization of "circulation des mondes", concept enshrined in the scientific works by Achille M'bembe, one of postcolonialism main theorists. From a sociocritical perspective, this paper focuses on the Ivorian Bernard B. Dadié's novel main feature. Based on the multiple itineraries of the characters, the work reveals how the experience of various worlds that organizes itself at the demonstration of the game of mobility fails in its attempt to refound the Pan-African ideal.

Keywords : "Circulation des mondes", Postcolonialism, multiple itineraries of the characters, game of mobility, Pan-African ideal

Introduction

L'Afrique a longtemps constitué un lieu de destination de toutes sortes de mouvements de populations et de flux culturels ; elle a surtout été, depuis des siècles, une zone de départ forcé ou libre en direction d'autres régions du monde. Cette culture de l'itinérance et de la mobilité qu'Achille M'bembé qualifie de « circulation des mondes » (M'bembé, 2010 : 229) justifie sans doute la naissance du panafricanisme conçu comme une réponse politique et idéologique à la hiérarchisation sociale, politique et économique basée sur la notion de race qui est au principe de la domination coloniale. *Climbié* de l'écrivain ivoirien Bernard Binlin Dadié campe bien cette situation à travers les itinérances multiples des personnages du roman, surtout celles du personnage éponyme qui fait l'expérience de la vie scolaire, professionnelle et des luttes corporatistes en dehors de son pays. Ces nombreux déplacements qui n'oblitérent pas l'origine nationale des personnages ne s'offrent-ils pas comme la contribution de Dadié à la célébration du nationalisme ? Sont-ce plutôt, à travers cette circulation des personnages africains mis en texte dans un espace africain transnational, une tentative de refondation de l'idéal panafricaniste ?

Dans une perspective sociocritique, et partant du postulat que divers indices textuels président à la mise en forme de la « circulation des mondes » dans *Climbié* de Dadié, la présente contribution voudrait savoir si l'expérience de mondes nationaux divers faite par les personnages s'organise réellement à la monstration du jeu de la mobilité comme principe de la refondation de l'idéal panafricaniste.

1-« La circulation des mondes » dans *Climbié* : une expérience de mondes nationaux divers

L'histoire de l'Afrique est marquée par le phénomène de « la circulation des mondes » qui présente deux aspects : la dispersion, qui fait de l'Afrique un lieu de départ vers d'autres régions, et l'immersion, qui concerne les minorités venant de loin et qui font souche sur le continent (M'bembé, 2010 : 227-228). La présente étude s'intéresse particulièrement à ces mouvements qui se déroulent, dans le roman, aussi bien dans le lieu d'origine du personnage principal que vers un ailleurs africain apparemment heureux.

1-1-Les déplacements dans le lieu d'origine

Les déplacements dans le lieu d'origine concernent essentiellement le personnage éponyme du roman. Les premiers déplacements de Climbié se font, en effet, dans son pays natal. Dès l'entame de l'œuvre, il apparaît dans un campement anonyme chez son oncle N'dabian qu'il « aide (...) dans chacune de ses occupations. Auprès de lui, il apprend son métier d'homme » (8).

« Papa N'Dabian », comme il aimait à l'appeler, sur recommandation de son épouse, décide alors de l'inscrire dans une école pour qu'il ne « subisse [pas] le sort que [lui] imposa [son] oncle qui [le] cachait au moment du recrutement scolaire » (15). Climbié est ainsi conduit à Grand-Bassam chez Assouan Koffi, le frère cadet de « Papa N'Dabian » :

Par une nuit de clair de lune, au premier chant du coq, Climbié quitte à nouveau les papillons et les libellules et tous les arbres fruitiers pour Grand-Bassam, en compagnie de l'oncle N'dabian, de la tante Bèniè et de sa cousine Amouzoua. (15)

Une nouvelle vie commence désormais pour le gamin qui accède par la suite à l'école régionale de Grand-Bassam où il mène une vie paisible dans les quartiers et environs de Bassam

(Les quartiers Moossou, Impérial et le village d'Azuretti). Il est cependant obligé de quitter Grand-Bassam pour la ville de Bingerville parce qu'admis à entrer à l'école primaire supérieure (E.P.S.) de Bingerville.

Les multiples déplacements de Climbié, qui suivent exclusivement son parcours scolaire, s'effectuent au Sud-Est de la Côte d'Ivoire, son pays natal, entre les régions contiguës de Grand-Bassam et de Bingerville. Cette « circulation des mondes » interne au lieu d'origine n'embrasse donc pas toute l'étendue du territoire national, la mobilité du personnage demeurant restreinte à un cadre spatial plutôt régional : tous les mouvements de Climbié le ramènent, en outre, à Grand-Bassam, sa région d'origine. Nul doute que la naissance de l'école coloniale en Côte d'Ivoire essentiellement sur les côtes et la situation de Grand-Bassam, à l'époque, capitale du pays, justifie cette trajectoire circulaire du personnage de Climbié dont les déplacements restent circonscrits à sa quête du savoir. L'allusion aux soirées au dancing *Le Pavillon Rose*, où « se rendaient tous les commis, accourus de Dimbokro, de Bouaké, de Bingerville, d'Aboisso » (52), pourrait, cependant, apparaître comme une esquisse d'élargissement de cet horizon cantonal à tout le pays.

Bien que limitées, les pérégrinations de Climbié sur le territoire national font néanmoins évoluer l'histoire narrée. La mobilité interne à caractéristique circulaire s'interrompt ainsi dès lors que Climbié passe avec succès le concours d'entrée à l'École Normale William Ponty de Gorée (102) ; d'où une nouvelle migration vers un ailleurs africain, le Sénégal.

1-2-Au contact d'un ailleurs heureux

La migration extranationale dont il est question dans le roman concerne au premier chef Climbié, même si elle est également le fait d'autres personnages. Au Sénégal, Climbié a certes commerce avec des autochtones sénégalais, mais il retrouve aussi des originaires d'autres pays d'Afrique. Admis au concours d'entrée dans la prestigieuse école coloniale William

Ponty de Gorée, la grande école fédérale, Climbié quitte la Côte d'Ivoire pour le Sénégal. Il réalise alors son rêve de quitter son pays et de voyager sur un gros paquebot :

Monter à bord d'un navire, déjà c'était un rêve ! Climbié à Grand-Bassam avait maintes fois tenté de tromper la vigilance des douaniers pour accéder seulement au bout du wharf afin de voir les bateaux de plus près. Mais un douanier somnolent ouvrait toujours un œil pour lui demander : "Ton papier ?"

En revenant sur ses pas, il se disait : "Un jour, je prendrai ma revanche, et voyagerai moi aussi sur un gros paquebot". (103)

Après avoir abandonné le port d'Abidjan, dépassé Sassandra, le dernier pôle ivoirien, le bateau traverse le port de Conakry en Guinée et finit par échouer à Dakar, au Sénégal. Climbié, tout comme les autres élèves africains admis à l'école fédérale, emprunte une chaloupe pour se rendre à Gorée où il devra vivre désormais. Dossou, un élève dahoméen avec qui il effectue le voyage depuis la Côte d'Ivoire et qui semble déjà venu au Sénégal, se dispose à dissiper ses interrogations (107).

Après trois années d'études acharnées à Gorée, Climbié est affecté à Dakar comme commis d'administration (119). Il y semble beaucoup plus épanoui, puisqu'il découvre une certaine égalité entre Blancs et Noirs :

À Dakar, Climbié se sentait en parfaite sécurité ; on le confondait avec les citoyens. Et puis, il faut l'avouer, l'on ne semblait pas faire de différence entre le "sujet" et le citoyen, car Européens et Africains ne cessaient de parler de Socialisme, de Radicalisme, de Communisme. (120)

Il profite de cet air de liberté pour fréquenter des lieux de divertissement communs aux Africains et aux Européens(119) ; il visite aussi des villes de l'intérieur du pays. Il se rend, par exemple, à Tiaroye avec, comme voisin de car, Dassi, un jeune

Togolais (132). Il se déplace à Saint-Louis du Sénégal, dans le cadre syndical (159). La mobilité extranationale de Climbié, qui se réalise exclusivement au Sénégal, se focalise surtout autour de la ville de Dakar, cet espace de bonheur relatif que Climbié doit pourtant quitter, contre son gré, pour la Côte d'Ivoire.

Climbié se présente ainsi comme un roman de voyage : voyages à l'intérieur du pays natal, mais voyages aussi en dehors de ce pays. Ces déplacements symptomatiques de ce que l'historien camerounais Achille M'bembé qualifie de « circulation des mondes » dévoilent, à n'en point douter, l'expérience de mondes divers faite par les personnages du roman. Le jeu de la mobilité, qui fait migrer les personnages de leur terre natale, la Côte d'Ivoire pour Climbié, vers le Sénégal, finalement vu comme un ailleurs africain heureux, n'est-il pas, du reste, une tentative de refondation de l'idéal panafricaniste ?

2-Le jeu de la mobilité :une refondation de l'idéal panafricaniste ?

Qu'elle soit perçue, en termes génériques, comme l'ensemble des « flux globaux » dans lesquels l'on peut ranger les déplacements des populations et des biens culturels présentés en paysages (Appadurai, 1996) ou comme une modernité liquide (Bauman, 2005) ou selon une approche à partir de l'art du cinéma qui introduit de la vie dans l'image (Deleuze, 1983), ou encore par la notion de *motif* ou de réalisation d'une activité, par le biais de l'utilisation d'un mode de transport (Orfeuill, 1997 : 67-82), la mobilité constitue, aujourd'hui, un paradigme majeur de l'époque contemporaine et elle influence, à n'en point douter, les visions du monde.

Dans *Climbié*, la question de la mobilité introduit celle d'une identité à construire. Quels rapports peut-on, en effet, établir entre les déplacements de Climbié dans l'espace ivoirien et la conscience nationale à l'œuvre dans ce pays, à la veille des indépendances africaines ? La mobilité vers un ailleurs africain

n'est-elle pas, en réalité, une tentative de remodelisation de l'idéal panafricaniste ?

2.1-Mobilité et conscience nationale

L'expression « conscience nationale », utilisée depuis le XIX^e siècle, désigne le sentiment d'appartenance à une nation ressenti par une personne. L'existence d'une conscience nationale se manifeste à travers le sentiment d'appartenir à un peuple partageant une culture et une histoire. Ce type de conscience est largement convoqué dans *Climbié* à travers les déplacements du personnage éponyme dans le lieu d'origine. De nombreux renvois ont ainsi trait à diverses réalités ivoiriennes.

La première référence nationale a rapport à trois langues ivoiriennes : « Tu parles *agni*¹, je te donne le symbole, (...). Tu parles *baoulé*², je te donne le symbole. (...). *Climbié* pour avoir parlé *n'zima*³, dans l'école même, se trouve porteur du symbole⁴. » (19).

Viennent ensuite des éléments de la littérature orale ivoirienne tels que le mythe du passage du mort, de ce monde à l'au-delà, pour qui les vivants paient, lors des funérailles, la traversée (26). Ce mythe est une variante du mythe *agni* qui dit que le passage de la vie à la mort se fait par la traversée d'un fleuve avec une barque dont le passeur se fait payer avec des cheveux en guise de monnaie ; d'où certaines coutumes africaines qui consistent à raser les cheveux des membres de la famille en deuil pour accompagner le mort.

La dernière allusion nationale se rapporte à l'histoire littéraire ivoirienne. À partir d'un jeu intertextuel par imitation, Dadié rappelle, de façon caricaturale, la naissance du théâtre moderne africain en Côte d'Ivoire, et, par la même occurrence, la naissance de la littérature ivoirienne écrite :

Un jour, le tailleur qui livrait les uniformes, remplaça les boutons de corozo par des boutons de métal doré. Cela faisait garde-cercle. L'occasion parut bonne pour s'amuser.

Akabilé, un élève de première année, prit un bâton, mit sa ceinture par-dessus la veste, passa le bâton dans la ceinture et devint brigadier de garde suivi de deux acolytes. Ils accompagnaient le Blanc dans les recensements. Le Directeur que les rires avaient attiré, intéressé par les jeux des acteurs, fit débrousser derrière le réfectoire une grande place carrée entourée de massifs de fleurs et là, les élèves pouvaient à loisir, discuter, bavarder. Pour encourager les manifestations folkloriques, chaque samedi soir fut consacré au théâtre... (90).

À la réalité, les premiers balbutiements de la littérature ivoirienne moderne remontent au sketch improvisé à la rentrée d'octobre 1932 par deux élèves de l'École Primaire Supérieure de Bingerville (EPS) : Edouard Aka Bilé dont Dadié garde le nom dans son roman et Robert Animan Amonlin. Un jeudi après-midi, jour de ménage à l'EPS, Aka Bilé, déguisé en garde-cercle armé d'une chicotte, poussait devant lui Animan Amonlin qui était vêtu d'une grande couverture pagne de paysan en lui tenant le langage ordurier des gardes-cercles spécialisés dans les brimades. Il y eut ainsi un attroupement autour des deux comédiens.

Le directeur de l'école, Charles Béart, qui résidait dans l'école et qui croyait à une émeute descendit rapidement pour punir les auteurs du tumulte. Il fut agréablement surpris de voir le sketch et décida alors que les mercredis soirs et les samedis soirs surtout furent consacrés à la mise en scène de saynètes de ce genre. Il fit même construire un théâtre de verdure avec une scène en terre battue derrière le réfectoire (Gnaoulé, 2000 : 29-30).

Ce sentiment d'appartenir à la Côte d'Ivoire, ce pays que Dadié essaie de valoriser, se précise de plus en plus dans les propos nationalistes tenus par Climbié, désormais élève de l'école William-Ponty de Gorée au Sénégal. Prenant, en effet, la pleine

mesure des responsabilités qui sont désormais les siennes, Climbié avoue fièrement :

Il va falloir lutter dur, car ici l'on ne parlera pas de lui, mais de la Côte d'Ivoire. On ne dira pas "Climbié est premier ou dernier de sa classe, mais la Côte d'Ivoire est première ou dernière"... À Gorée chacun défendait son pays, voulait imposer son pays... (110).

À preuve, à la veille de son retour du Sénégal pour la Côte d'Ivoire, Climbié « ne sentait plus rien, sans le comparer à ce qu'il y avait chez lui, dans son pays dont il rêvait maintenant nuit et jour (169). En dépit de cette référentialité nationale, *Climbié* ne peut pas être raisonnablement qualifié de roman nationaliste.

Le nationalisme se manifeste, en effet, à travers une conscience collective. Rien, dans les rapports de Climbié avec les autres nationaux, ne laisse pourtant apparaître ni même présager, ne serait-ce que de façon abyssale, une psychologie groupale ivoirienne. Ce n'est donc pas un hasard si le personnage principal révèle *in fine* que « ce sera une compétition entre des régions et non plus entre des élèves, des individus » (110). En assimilant ouvertement les États africains à des régions, certainement celles du continent africain, Climbié ne s'inscrit-il pas dans une volonté de refondation d'une mentalité panafricaniste ?

2.2- Mobilité et vision panafricaniste

Si le terme de *panafricanisme* semble relativement récent puisqu'employé vers la fin du XIX^e siècle pour désigner un mouvement de révolte des Africains confrontés à l'esclavage en Amérique et à la domination coloniale des Européens en Afrique, l'idée, elle, est beaucoup plus ancienne. Pour Bernard Mouralis (1984 : 387-388) qui cite George Padmore, un des artisans du mouvement,

[Le panafricanisme] apparaît en fait dès les dernières années du XVIII^e siècle lorsqu'en Angleterre et aux États-Unis on envisage comme solution possible au « problème noir » l'installation en Afrique de communautés d'anciens esclaves venues d'Amérique et des Antilles. C'est ce qui fut en particulier réalisé en Sierra Leone à partir de 1787 sous l'égide de la Sierra Leone company (...) ainsi qu'au Liberia où, à partir de 1819, la Société Américaine de Colonisation obtint du gouvernement des États-Unis le droit de fonder un État libre et indépendant pour les Noirs.

Ces expériences de « retour au pays natal » ouvrent ainsi la voie au mouvement du panafricanisme qui voudrait non seulement œuvrer pour la libération de la totalité de l'Afrique du joug de la domination étrangère, mais aussi pour son unité et son développement socio-économique et politique. Le panafricanisme repose, en effet, sur l'idée que les problèmes des peuples noirs sont, en raison de l'histoire qui est la leur, des problèmes spécifiques qui appellent des solutions spécifiques ; il refuse, de ce fait, toute tentative de leadership d'origine européenne.

Le panafricanisme demeure donc intrinsèquement lié à la « circulation des mondes », vue ici à travers le prisme du monde noir comme un faisceau de mondes en circulation. Penser ces mondes noirs en circulation exige la rencontre d'intelligibilités noires multiples et implique que tout homme noir se sente Africain d'abord. Cette conscience unificatrice enrobe, du reste, la façon dont Dadié appréhende certaines réalités dans son roman.

Déjà dans son pays natal, Climbié réalise cette communion entre les Africains d'horizons divers. À Grand-Bassam où il fait ses premiers pas à l'école, « autour de Climbié, porteur du "symbole", des élèves dahoméens mêlés à leurs camarades éburnéens, chantent en remuant les épaules (19).

Au nom de cette conscience panafricaine, le roman présente également de vieux Sénégalais établis en Côte d'Ivoire depuis leur jeune âge et qui n'ont plus jamais regagné leur pays :

Sous les amandiers de Cayenne, des joueurs de boules et de cartes, près d'eux de vieux Sénégalais en grands boubous, dans leur chaise longue, la grosse canne entre les jambes, parlaient du temps où, tout jeunes, ils mirent les pieds en Côte d'Ivoire. Aujourd'hui, ils n'ont presque plus de dents, ne sont jamais retournés chez eux. (57)

Dans le paquebot l'emmenant à l'école William Ponty de Gorée, Climbié a pour voisin Dossou, un élève dahoméen. Tous deux s'appellent « fofo », c'est-à-dire frères. (107). Certaines attitudes sociales accentuent, d'ailleurs, cette fraternité ancrée dans la perception des Africains comme un seul et même peuple : ils ont un quartier propre à eux, le quartier dit africain, et ils ont aussi les mêmes tendances festives :

Climbié parvint au quartier africain (...). Les Nègres autour des tam-tams s'entêtaient à ne pas dormir. Des marchands restaient encore devant leur éventaire. Mais les tam-tams rugissaient et tant que ces derniers n'auront cessé de rugir, ils auront la force de vaincre le sommeil, de dominer la lassitude, ces Nègres qui ont le prurit de la danse dans le sang (...). Chaque soir, c'est la fête en Afrique (144)

Ce sentiment d'être un seul et même peuple se confirme dans les propos introductifs du secrétaire général de l'Union des syndicats, lors de la grève générale des travailleurs noirs : « Camarades Africains, nous menons cette lutte depuis longtemps » (153).

Dans la même veine, Climbié retrouve Dassi, le jeune Togolais dont il a fait la connaissance pendant le voyage à Tiaroye, qui travaille, à présent, dans la fonction publique ivoirienne, comme gendarme (203). Ce n'est donc pas un hasard si Dadié, établissant un lien entre les Africains et les tam-tams, conclut

son roman par des propos teintés d'un véritable sentiment panafricaniste :

Je viens de comprendre que tout chez l'Européen dans ce pays, est un réflexe d'autodéfense contre le climat d'abord, ensuite contre les hommes, les manœuvres, l'intellectuel, l'enfant qui part à l'école, et plus encore contre les tam-tams(...).

Cherchant notre cœur, notre esprit, notre âme, afin de réaliser une assimilation totale, il se dit "Comment puis-je dominer ce continent, ces hommes, lorsque le tam-tam, tous les soirs, leur tient le langage ancestral, les relie au passé ?" (...) Il est certain que les jeunes gens ne comprennent pas, tous, votre langage. Mais d'instinct, ils répondent : "Présent !" Vous faites partie de la communauté (...).

Tam-tams des funérailles et tam-tams des jours de fêtes ! Vous avez beau jouer le 14 juillet et le 11 novembre, vous avez beau répéter des refrains émaillés de mots français, vous demeurez spécifiquement africains (207).

De son pays natal, la Côte d'Ivoire, à Dakar au Sénégal, Climbié laisse ainsi transparaître un sentiment national qui se mue pourtant, au fur et à mesure des déplacements, en une conscience panafricaine. Les voyages que Dadié lui fait entreprendre permettent de porter un regard sur le fait colonial. Quel que soit l'espace géographique, l'ordre colonial apparaît sous le même jour : dès son premier contact avec l'école coloniale, Climbié découvre la barbarie des enseignants ; cet état de fait reste identique à l'école régionale de Grand-Bassam et à l'école primaire supérieure de Bingerville. Dès le début de sa carrière professionnelle, à Dakar, Climbié devient, d'ailleurs, très vite syndicaliste, car réalisant la discrimination professionnelle qui règne entre Blancs et Noirs ; d'où la résurgence d'un certain esprit panafricaniste.

À la réalité, *Climbié* n'est pas un roman de défense et d'illustration de la culture noire ; il n'est pas non plus une œuvre de promotion de la solidarité raciale noire. Certains Noirs sont,

de fait, plus proches des Européens que de leurs frères de race. Un des meilleurs amis de Climbié est M. Targe, un photographe européen, avec qui il échange régulièrement et dont la lettre à lui adressée clôt le roman (208). Sur *Le Marie Paul*, le bateau qui le ramène en Côte d'Ivoire, Climbié fait la mémorable expérience de la sympathie des Blancs vis-à-vis d'un Noir, là où des Noirs le déconsidèrent. Il est traité avec beaucoup d'égards par M. Jeline, un matelot européen, alors que le cambusier et le cuisinier noirs le méprisent royalement (177-178). L'inimitié entre les personnages noirs est beaucoup plus flagrante encore à travers la situation de privilégiés Dahoméens en Côte d'Ivoire qui se vantent des progrès de leur pays par rapport à la Côte d'Ivoire « sauvage » ; d'où les tensions qui surgissent entre les deux communautés (54).

Climbié n'est donc pas un roman de l'éloge ou de la promotion du panafricanisme dès lors que les rapports qu'entretiennent Blancs et Noirs demeurent, à bien des égards, empreints de cordialité et que les Noirs, entre qui règnent certaines animosités, participent, au demeurant, de deux cultures : l'une héritée des ancêtres et l'autre léguée par le colonisateur blanc. Cette réalité apparaît dans la réflexion que Climbié fait à Dassi pendant le déplacement en car pour Tiaroye :

Et si j'affirmais à mon tour que nous devons lire beaucoup, peut-être plus qu'aucun autre peuple au monde, parce que nous sommes précisément à la croisée de deux civilisations ? (...). Nous, écartelés entre l'Européen qui a ses traditions et les vieux appuyés sur la coutume qui fait leur force, que devenons-nous ? (133-134).

Par la présentation ostentatoire des nombreux déplacements des personnages et au regard surtout des cas multiples de rapports d'inimitié ou d'amitié qui se tissent dans l'œuvre en faisant abstraction de la couleur de la peau et de l'origine raciale, *Climbié* de Dadié apparaît finalement comme une phénoménographie infructueuse du panafricanisme et relèverait, peut-être même, de la trajectoire identitaire *afropolitaine*, cette

conscience de l'imbrication de *l'ici* et de *l'ailleurs* que prône l'historien camerounais Achille M'Bembé.

Conclusion

La dispersion et l'immersion sont les deux facettes essentielles de « la circulation des mondes », caractéristique historique des peuples africains, qui implique la rencontre, la négociation et la production de trajectoires identitaires que l'on peut suivre à travers un espace transnational. Le monde nègre est partout, dans la mesure où on trouve les Africains partout, et parce que les métropoles africaines présentent des arts de vivre qui puisent profondément dans les arts de conjuguer plusieurs identités en même temps.

La présente étude portant sur le roman *Climbié* de l'écrivain ivoirien Bernard Binlin Dadié s'est particulièrement intéressée aux multiples itinérances des personnages, surtout celles du personnage éponyme, en révélant, comment l'expérience de mondes nationaux divers s'organise à la monstration du jeu de la mobilité. Après des déplacements, pour des raisons scolaires, dans l'espace national, *Climbié* part pour le Sénégal où il poursuit tout aussi des études à l'école fédérale avant d'entrer dans la vie professionnelle.

Cette mobilité dans le lieu d'origine qui débouche sur un ailleurs africain qui paraît convivial permet à Dadié de présenter son œuvre romanesque comme un véritable espace de questionnement identitaire. Les différents mouvements de *Climbié* dans un cadre spatial à référentialité nationale laissent, en effet, croire à un sentiment national qui se traduit, dans le roman, par un étalage à valeur démonstrative de diverses réalités du terroir ivoirien, si bien que le personnage, en sortant de sa terre natale, se sent investi de la mission de compétir pour elle. Le commerce avec les autres Africains et les différentes luttes syndicales pour l'égalité professionnelle entre Blancs et Noirs entraînent pourtant la dilution de cette vision nationaliste en une

conscience transnationale raciale inscriptible dans le courant de pensée panafricaniste.

En épousant pourtant le parcours mouvementé du personnage principal qui laisse éclater au grand jour les inimitiés que se vouent entre eux les Noirs, là où ceux-ci entretiennent des rapports de convivialité avec les peuples d'origine raciale différente, *Climbié* se détourne de la voie panafricaniste pour emprunter un itinéraire identitaire apparemment *afropolitain*, même si le terme demeure métachronique à l'époque coloniale où ce roman est paru.

Bibliographie

APPADURAI, Arjun(2001). *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris : Payot.

BAUMAAN, Zygmunt(2005). *La vie liquide*. Paris : Librairie Arthème Fayard.

DADIÉ, Bernard(1956). *Climbié*. Paris : Seghers.

DELEUZE, Gilles(1983). *L'image-mouvement, Cinéma I*. Paris : Minuit.

GNAOULÉ, Oupoh Bruno (2000). *La littérature ivoirienne*. Paris : Karthala.

M'BEMBE, Achille, (2010). *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*. Paris : La Découverte, coll. « Cahiers libres ».

MOURALIS, Bernard(1984). *Littérature et développement*. Paris : Silex/ACCT.

ORFEUIL, Jean-Pierre (1997). « La mobilité évolue, les problèmes et les solutions également ». in MARCHEOINE, A., DELSEY, J., ORFEUIL, J-P., *Environnement, véhicules et mobilité urbaine*. Actes n°59 du colloque du 25 juin 1996. Paris : Inrets/ADEME : 67-82.

¹Langue d'un peuple vivant à l'Est et au Sud-Est de la Côte d'Ivoire.

²Langue d'une ethnie vivant au Centre de la Côte d'Ivoire

³Langue nationale d'une population localisable dans la région de Grand-Bassam au Sud-Est de la Côte d'Ivoire

⁴À l'école coloniale, le symbole était un objet encombrant et souvent malodorant que l'instituteur remettait en signe de punition à un élève surpris à parler sa langue régionale en lieu et place de la langue du colonisateur.